

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lori Lansens, Margaret Laurence, Joel Thomas Hynes

Hélène Rioux

Number 136, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62302ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2009). Review of [Lori Lansens, Margaret Laurence, Joel Thomas Hynes]. *Lettres québécoises*, (136), 30–31.



Lori Lansens, *Les filles*, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal, Alto, 2009, 574 p., 28,95 \$.

Éloge de la différence

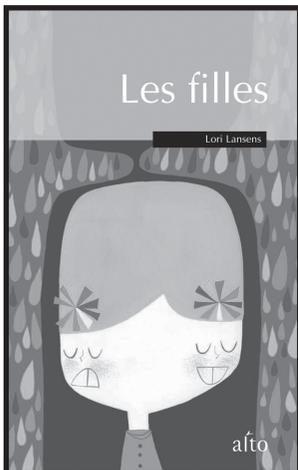
Ma sœur Ruby et moi, produits d'un seul et même ovule fertilisé, aurions dû nous scinder en deux, mais, par accident ou par miracle, nous sommes plutôt restées attachées l'une à l'autre, nos têtes jumelles jointes par une plaque de la taille d'une assiette à pain. (p. 19)

Rose et Ruby Darlen sont donc des jumelles cranio-pages, c'est-à-dire qu'elles sont liées par le crâne. Âgées de vingt-neuf ans, elles seraient également les plus vieilles de l'histoire médicale. Et elles voudraient bien fêter comme il se doit leur trentième anniversaire. Mais voilà qu'on vient de diagnostiquer chez Rose un anévrisme au cerveau. Incurable, inopérable. Sachant qu'elle risque de mourir d'un jour à l'autre (et que sa sœur succombera elle aussi quelques heures plus tard), elle décide alors d'écrire sa (leur) vie.



LORI LANSENS

Elles ont vu le jour à l'hôpital St. Judes de Leaford, une petite ville du sud de l'Ontario, le 30 juillet 1974 — jour de la mémorable tornade qui ravagea la région. Presque aussitôt abandonnées par leur mère, qui disparaît dans la nature, elles sont adoptées par Lovey Darlen, l'infirmière qui les a mises au monde, et son mari Stash, tous deux pourvus d'un cœur plus grand que nature.



Le roman — que Rose intitule *Autobiographie d'une jumelle conjointe* — raconte, sans jamais céder à l'autoapitoiement, les menus événements de leur vie quotidienne — comment elles mangent, marchent, s'amuse, dorment. Pas toujours facile quand on est, comme elles, liées par la tête. On ne peut parfois s'empêcher de sourire devant la bizarrerie de certaines situations.

Il y a l'enfance dans une maison de ferme un peu délabrée, l'expérience de la sexualité — une aventure d'une heure à peine, à l'adolescence, aura une conséquence à la fois prévisible et inattendue —, la mort des

[...] *Les filles est un roman qui nous incite à réfléchir sur des questions comme la tolérance, la différence, l'acceptation de l'autre.*

parents adoptifs, leur travail à la bibliothèque de la ville. Il y a les malaises, les souffrances, les nostalgies, les rêves, les déceptions. Mais l'amour inconditionnel que les deux sœurs éprouvent l'une pour l'autre sauve toujours la mise.

Au récit de Rose s'ajoutent quelques pages de Ruby qui donnent un éclairage différent à certains souvenirs.

Rendu avec beaucoup de sensibilité par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, *Les filles* est un roman qui nous incite à réfléchir sur des questions comme la tolérance, la différence, l'acceptation de l'autre. Une lecture qui, comme on dit, fait du bien.



Margaret Laurence, *Ta maison est en feu*, traduit de l'anglais par Florence Levy-Paolini, Montréal / Québec, Alto / Nota bene, 2009, 440 p., 19,95 \$.

Scènes de vie à Vancouver

J'avais adoré les deux premiers volets du Cycle de Manawaka de Margaret Laurence. Le troisième, Ta maison est en feu, m'a hélas laissée sur ma faim.

Ceux qui ont lu *Une divine plaisanterie* connaissent déjà l'existence de Stacey, la sœur de Rachel. C'est cette femme — qu'on aurait pu croire comblée par la vie — que *Ta maison est en feu* met en scène.

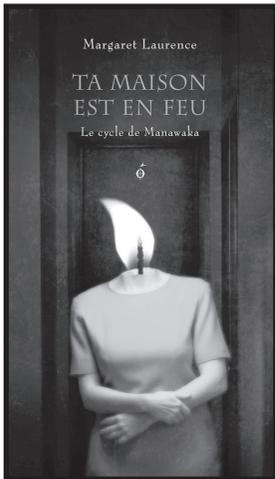
Elle vit à Vancouver avec son mari Mac, un représentant de commerce un peu terne, et leurs trois enfants. Comme Hagar (*L'ange de pierre*) et Rachel (*Une divine plaisanterie*), et comme aussi, d'une certaine façon, la malheureuse Emma Bovary, Stacey est habitée par une rage intérieure, un feu qui la dévore. Sa vie ne la satisfait pas, elle cherche autre chose qu'elle ne trouve pas. Un sens, une passion. On la comprend. Son existence, en effet, entre les courses et la cuisine, est bien étriquée. Malgré un sentiment de culpabilité qui ne la quitte pas, elle cherchera un apaisement dans le gin et dans les bras d'un amant de passage.

VÉRITÉ ET MODERNITÉ

Dans sa frustration, dans sa quête, Stacey est, bien sûr, criante de vérité. Mais quand on la compare aux personnages



MARGARET LAURENCE



féminins incroyablement forts et émouvants des deux premiers romans, elle manque singulièrement d'envergure. Quelque chose ne fonctionne pas. On entre en elle tout en restant à la surface. On la comprend sans la comprendre.

Lise Tremblay met dans sa préface l'accent sur « la modernité des propos, la modernité de la narration », et sur la parenté avec l'univers de Virginia Woolf. C'est vrai. Je n'ai pourtant pas réussi à « embarquer » dans cette histoire. Sans doute à cause du personnage même de Stacey, dont les angoisses et tourments existentiels, bien qu'ils soient indéniablement crédibles — et décrits avec, comme toujours, beaucoup d'acuité —, ne m'ont que peu touché.



Joel Thomas Hynes, *Lundi sans faute*, traduit de l'anglais par Sylvie Nicolas, Montréal, Québec Amérique, 2009, 456 p. 27,95 \$.

Dérive à Saint-Jean de Terre-Neuve

J'avais peu apprécié *La neuvième personne du singulier*, le premier roman de l'auteur terre-neuvien Joel Thomas Hynes paru en français en 2006. Également traduit par Sylvie Nicolas, son deuxième, *Lundi sans faute*, ne m'a pas impressionnée davantage.

L'intrigue — si toutefois l'on peut parler d'intrigue — se déroule à Saint-Jean de Terre-Neuve. Clayton Reid, un gars qui voudrait écrire — un roman, un scénario, des chansons, n'importe quoi —, mais qui ne fout pas grand-chose de sa vie, est le principal narrateur de cette morne dérive. Parce que, que se passe-t-il dans *Lundi sans faute*? En fait, tout et rien. Quand ils ne sont pas en train de se bagarrer, de se menacer, de se traiter de tous les noms, Clayton et ses acolytes, Brent, Val, Jim, Keith, Clyde et quelques autres, tous plus ou moins interchangeables, passent, comme des ombres ou des zombies, d'un bar au suivant, d'une séance de baise, d'un joint ou d'une ligne de coke à l'autre. Le roman se résume à peu près à la description de frasques et d'équipées éthyliques, de fêtes déprimantes. Et ça se prolonge ainsi pendant presque 450 pages. Cuites, invectives, coups dans le dos.



Si l'on perd quelques-uns des personnages en cours de route — un suicidé, une assassinée —, on n'en éprouve pas plus d'émotion que ça.

Tous ces gens s'ennuient mortellement et, pour dire la vérité, le lecteur aussi. À la longue.

Quelques filles — Donna, Monica et, pour finir, Isadora, *LA bonne*, affirme Clayton qui entretient avec cette dernière une relation en dents de scie — font partie de la bande de paumés. Toutes tombent comme des fruits mûrs dans les bras du narrateur. On se demande bien pourquoi. C'est vrai, il est loin d'être sympathique avec elles. Même pas courtois. On ne trouvera pas amant moins romantique que lui à des milles à la ronde. Quant à ses performances au lit, si l'on se fie aux descriptions qu'il en fait, ça n'a pas l'air d'être le Pérou non plus... Mais bon, l'auteur nous ressort encore une fois le bon vieux poncif. Le cliché éculé. Les filles préfèrent les mauvais garçons, que voulez-vous, ceux qui les humilient et qui les font pleurer... Surtout quand le mauvais garçon en question traîne la patte. Car Clayton, le malheureux, a un pied magané, séquelle d'un quelconque accident jamais (il me semble) relaté.

On pourra, je le sais bien, me faire valoir que *Lundi sans faute* est une implacable chronique du désespoir, une description sans complaisance du mal-être dans lequel se débat — et sombre — toute une génération de laissés-pour-compte par le méchant système, tous ces *no-future* qui végètent dans d'anciens (et pittoresques) ports de pêche comme Saint-Jean, sans autre perspective que de faire un peu de figuration dans les films *made in Canada*.

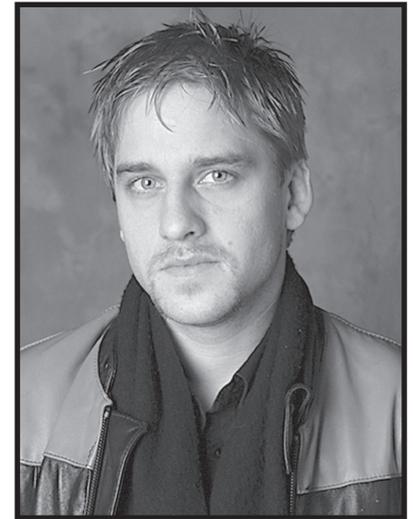
Oui, on dira ce qu'on voudra, et peut-être avec raison. N'empêche que c'est long. Et lourd. J'aurais voulu compatir. Être touchée. Sinon éblouie par l'écriture. N'importe quoi — on cherche toujours quelque chose dans un livre. Je n'y suis pas parvenue.

OÙ SOMMES-NOUS DONC ?

L'intrigue se déroule donc à Saint-Jean de Terre-Neuve. Et pourtant, je n'ai pas eu un seul instant l'impression d'être là. La traductrice a choisi de rendre (ou d'adapter) en québécois la langue terre-neuvienne. Voyons un peu ce que ça donne : « Moi je tombe pas dans ces osties de gamiques à marde-là [...] parce que quand tes chums et ses osties de chums à elle sont pognés dans tes histoires de cul, t'es dans marde... » (p. 12) C'est Clayton qui s'exprime. Mais tous les autres parlent exactement sur le même ton. Sans le nom de quelques rues (Water, Duckworth) et lieux emblématiques (le Duke, par exemple), j'aurais aussi bien pu me croire dans un bar à Victoriaville, un dépanneur à Terrebonne. Ou dans une pièce de Michel Tremblay.

Je sais bien qu'il n'est pas facile de rendre une langue vernaculaire, un accent particulier. C'est comme la poésie. Tout cela, l'essence, se perd dans la traduction. C'est peut-être dommage. Comment savoir ?

On dit que le premier roman de Hynes a reçu un accueil enthousiaste. Il a même valu à son auteur le prix Percy-Janes en plus d'avoir été adapté pour le cinéma en 2008. Il ne me reste plus qu'à essayer de le lire (ou de voir le film) en anglais. ■



JOEL THOMAS HYNES